

9<sup>e</sup> session : 24 mai 2019

**FEDEPSY – ASSERC**

Séminaire de Jean-Richard Freymann

Coordination Liliane Goldsztaub

**Séminaire : « Le transfert et l'amour »**

## 9

### **Le devenir de l'amour et du transfert chez Lacan et la passe**

#### ***I - Introduction Jean-Richard Freymann***

Les trois dernières séances de notre séminaire sur « Le transfert et l'amour » seront consacrées à un retournement dialectique. Trois personnes passeront d'une position de discutant à une position d'exposant, ce sont : Ferdinand Scherrer, Bernard Baas et Liliane Goldsztaub qui représentent pour moi des références théoriques.

Ferdinand Scherrer intervient aujourd'hui sur « Le devenir de l'amour et du transfert chez Lacan et la passe ».

Bernard Baas fera une conférence conclusive intitulée : « Sur le Banquet ? »

Liliane Goldsztaub, une conférence conclusive : « sur le transfert aujourd'hui ? »

Le sujet traité par Ferdinand Scherrer est difficile, il inclut les travaux de nos séminaires précédents et une lecture attentive des textes de Lacan : le séminaire sur *Le transfert*<sup>1</sup>, « La proposition d'octobre 1967<sup>2</sup> » et « L'intervention sur le transfert<sup>3</sup> », question centrale qui tranche par rapport au milieu analytique.

#### ***II - Exposé de Ferdinand Scherrer : Le destin du transfert et la passe***

---

<sup>1</sup> J. Lacan, Le Séminaire Livre VIII (1960-1961), *Le transfert*, Paris, Le Seuil, 2001.

<sup>2</sup> « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », p. 243-259. Paru dans *Scilicet*, n°1, Paris, Le Seuil, 1968.

<sup>3</sup> J. Lacan (1951), « Intervention sur le transfert », *Ecrits I*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1999.

## **Introduction**

D'abord ce petit préalable :

Freud nous invite à le lire en pensant à Rembrandt, un peu de clarté et beaucoup d'obscurité. À quoi fait écho Lacan : « j'enseigne quelque chose dont le terme est obscur<sup>4</sup> » et « je travaille dans l'impossible à dire. Est-ce qu'on m'entend ?<sup>5</sup> » ou encore « comment enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? voilà ce dans quoi Freud a cheminé<sup>6</sup>. » Il arrive encore à Lacan de ranger ses *Écrits* parmi les textes mystiques ou de les comparer aux rochers des jardins Zen autour desquels les moines ratissent comme Lacan autour des rochers de la Chose freudienne. Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore ces autres assertions en écho de Freud et de Lacan. Freud :

« La narration que fait le malade semble achevée, solide. On se trouve d'abord devant elle comme devant un mur bouchant toute perspective et ne laissant pas deviner ce qui se cache derrière elle ni même s'il s'y cache quelque chose<sup>7</sup>. »

Lacan :

« Je me casse la tête... ce qui est très embêtant, parce que je me la casse sérieusement, mais le plus embêtant c'est que je ne sais pas sur quoi je me casse la tête [...] Qu'est-ce que veut dire signe ? C'est là-dessus que je... que je me casse la tête<sup>8</sup>. »

Cette obscurité est au cœur de ce qui nous préoccupe aujourd'hui, le destin du transfert et la passe, la passe comme destin du transfert.

Les textes de Lacan, plus particulièrement les textes contemporains à l'acte fondateur de « l'École Française de Psychanalyse », renommée « École de la Cause Freudienne », pour bien marquer son ancrage dans le socle freudien, sont d'un abord très difficile. Ce sont : « La proposition d'octobre 1967<sup>9</sup> » où Lacan développe l'idée de la passe, les textes qui sont des adresses aux membres de l'École de la cause freudienne et les textes de la fondation de la revue *Scilicet*.

L'abord difficile des textes de Lacan, voire leur opacité, a ses raisons. Évoquons-en quelques-unes : son style d'abord qui peut relever de temps en temps d'un certain « dandysme » intellectuel, voire d'un certain maniérisme à triturer la langue française et sa propension à l'opacification. Je prends pour exemple « La proposition d'octobre 1967 ». Il en

---

<sup>4</sup> J. Lacan (1960), Leçons publiques du docteur Jacques Lacan. À la Faculté Universitaire Saint-Louis, à Bruxelles, les 9 et 10 mars 1960. Inédit.

<sup>5</sup> Dans *Le moment de conclure*, séance du 20 décembre 1977, inédit.

<sup>6</sup> *Ornicar ?* n°17/18, 1979, pp. 278.

<sup>7</sup> Sigmund Freud, dans Sigmund Freud ; Joseph Breuer, *Études sur l'hystérie* (1895), Puf, 1971, p.237.

<sup>8</sup> Jacques Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Séance du 10 mai 1977, dans L'UNEBEVUE, Paris, hiver 2003-2004.

<sup>9</sup> « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », p. 243-259. Paru dans *Scilicet*, n°1, Paris, Le Seuil, 1968.

existe deux versions, version orale et écrite. Leur comparaison nous permet de repérer le cheminement de densification du texte.

Mais il s'agit surtout ce faisant de « rompre le mauvais charme qui s'exerce de l'ordre en vigueur dans les Sociétés psychanalytiques existantes, *sur la pratique de la psychanalyse et sur sa production théorique, l'une de l'autre solidaires*<sup>10</sup> », de palier à la résistance chez les psychanalystes « au discours de Freud lui-même. Les sociétés de psychanalyse sont des bouchons au développement de la pensée analytique ».

Mais aussi Lacan dit parler en « paraboles, c'est-à-dire pour dérouter<sup>11</sup> ». Lacan veut réveiller un auditoire endormi par le savoir psychanalytique et l'accumulation des données cliniques qui s'interposent comme autant de nouveaux préjugés rendant sourds à la singularité des sujets et de leurs symptômes. Il s'agit de restituer l'étrangeté du symptôme, de reproduire l'équivalent des hiéroglyphes de l'hystérie auxquels était confronté Freud à ses débuts. Lacan nous met en position de lire ses textes comme des hiéroglyphes. Dit en d'autres termes, il tente d'effacer le savoir acquis depuis Freud pour nous ramener aux origines de la psychanalyse. Ce retour n'est pas pour Lacan celui qui se serait fait d'un seul coup, au départ – les trois coups de Lacan en somme – et dirigé contre les seules dérives des premiers disciples de Freud. Ce retour chez Lacan est constant, il y revient toujours, à chaque tournant de son élaboration. Freud demeure son interlocuteur privilégié, et même dans la critique il reste le point d'appui, le levier d'Archimède. En 1977, il écrit encore « La clinique psychanalytique consiste à réinterroger tout ce que Freud a dit ». Cette fonction d'éveil, Lacan l'attendra aussi de la procédure de la Passe et de la nomination de l'Analyste de l'École.

Le retour à Freud n'est donc pas un simple retour sur l'histoire, sur une origine prétendue « pure » de la psychanalyse. Ce n'est pas non plus un retour sur l'analyse, considérée comme inachevée, de Freud, les circonstances et les vicissitudes de sa vie personnelle, mais sur « l'essence de ce discours qui part d'un point de rupture » et sur la « fonction qu'il a eu comme cassure<sup>12</sup> ». Cassure qui traverse la psychanalyse et chacun d'entre nous.

Il y a plusieurs modalités de retour à Freud : Retour à la conception que Freud se fait du sens du symptôme, du rêve, etc. et de la centralité de la parole et de ses conséquences. Et plus radicalement retour au sens de Freud, retour à l'origine de la psychanalyse elle-même, sur l'ex nihilo du désir de Freud inventant la psychanalyse, du désir de l'analyste.

Dans le séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux*, Lacan évoque :

---

<sup>10</sup> Dans *Scilicet* n°1, Paris, Le Seuil, 1968.

<sup>11</sup> « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Le Seuil, p. 414.

<sup>12</sup> Interview donnée par J. Lacan à François Wahl à propos de la parution des *Écrits*, radiodiffusée le 8 février 1967 et publiée par Le Bulletin de l'Association Freudienne n° 3, page 6 et 7 en mai 1983.

– le désir de l’hystérique. Lacan nous dit qu’au départ il est mutique dans le symptôme et qu’en prenant la parole, l’hystérique constitue son désir dans son dire même, dans la dynamique même de sa parole.

– le désir de Freud. Lacan dit souvent qu’il y a quelque chose d’analysé chez Freud ce qui ne veut pas dire qu’il faut remettre Freud sur le divan, la question du désir de Freud pose la même question que le désir de Socrate, je cite Le Séminaire XI :

« M. TORT – Quand vous rapportez la psychanalyse au désir de Freud et au désir de l’hystérique, ne pourrait-on vous accuser de psychologisme ?

LACAN – La référence au désir de Freud n’est pas une référence psychologique. La référence au désir de l’hystérique n’est pas une référence psychologique [...] Le chemin de l’inconscient proprement freudien, ce sont les hystériques qui l’ont appris à Freud. C’est là que j’ai fait jouer le désir de l’hystérique, tout en indiquant que Freud ne s’en était pas tenu là.

Quant au désir de Freud, je l’ai placé à un niveau plus élevé. J’ai dit que le champ freudien de la pratique analytique restait dans la dépendance d’un certain désir originel qui joue toujours un rôle ambigu mais prévalent dans la transmission de la psychanalyse. Le problème de ce désir n’est pas psychologique, pas plus que ne l’est celui non résolu du désir de Socrate. Il y a toute une thématique qui touche au statut du sujet, lorsque Socrate formule ne rien savoir sinon ce qui concerne le désir. Le désir n’est pas mis par Socrate en position de subjectivité originelle mais en position d’objet. Eh bien ! c’est aussi du désir comme objet qu’il s’agit chez Freud<sup>13</sup>. »

Le retour aux textes de Freud, dit Lacan, est le retour à l’ex nihilo de la création freudienne. C’est ainsi qu’il faut selon Lacan interpréter le rêve princeps de Freud, « L’injection faite à Irma » (qui ouvre à l’interprétation des rêves) comme relevant du désir de Freud non pas dans son sens exclusivement œdipien, mais au sens du jaillissement du désir de l’analyste tel que Lacan tente de le cerner.

Avec *Le Banquet*, Lacan tente un retour analogue au sens de Socrate qu’il considère comme un hystérique, et comme le premier « analyste », le premier transfert de l’histoire qui ne cesse de se répéter depuis à commencer par les premiers rapporteurs, « passeurs » du Banquet.

### ***Le destin du transfert***

Le destin du transfert recouvre celui du symptôme comme Freud le souligne en évoquant l’analyse comme produisant l’artifice d’une « névrose de transfert ». Le symptôme dont se plaint le sujet, le symptôme cristallisé en « corps étranger » va « au feu » du transfert,

---

<sup>13</sup> J. Lacan, Le Séminaire Livre XI (1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p.17.

« au feu » de la relation à l'Autre, prendre vie et devenir « un infiltrat » de sa réalité psychique, une métaphore vive de son dire.

Lacan reprenant une comparaison de Freud dit que l'analyse se présente comme un jeu d'échecs dont on peut décrire et analyser le début et la fin de partie mais dont l'entre-deux relève de la singularité irréductible du sujet, du défilé, déroulement et mise à plat des signifiants de sa narration et de ses récits

Le transfert, dit Lacan, est au commencement – mais il ne se dévoile comme tel, comme amour de transfert, que dans l'après-coup et au long cours du déroulé de la cure –, au commencement en tant que jaillissement de l'acte du dire constituant le désir. Nous verrons un peu plus loin qu'il s'agit là d'un premier commencement accommodé sur le désir et le savoir supposés de l'Autre. Commencement d'un voyage jalonné d'étapes de ruptures, avec le risque d'errances de chutes dans l'abîme, de tentations de retour, jusqu'à la rupture en tant que telle, comme cause même du voyage.

Un premier commencement d'ouverture vers un second jaillissant de la béance de la coupure constitutif du sujet.

Le chemin de l'analyse est celui de la corde tendue au-dessus du vide et de l'abîme sur laquelle se risque l'analysant funambule ou danseur, selon l'image empruntée au *Zarathoustra* de Nietzsche, fil tendu entre le premier commencement de l'ouverture vers le second commencement de la rupture, de la béance, de la « différence absolue » qu'évoque Lacan dans la finale du Séminaire XI. Autre image : passer le seuil de la porte qui donne sur le vide, source d'effroi, en emportant à ses pieds la barre de seuil, die *Schwelle* dit Freud à la suite de Fechner, du refoulement originel.

Passage donc du premier commencement du transfert au second commencement de la passe. Du commencement d'ouverture à un commencement de rupture. De l'alliance au célibat<sup>14</sup>, de l'esseulement à la solitude<sup>15</sup>.

Mais ce n'était là, qu'une parenthèse, un peu longue, je le concède.

Reprenons donc. Au commencement de la psychanalyse, il y a l'amour des hystériques, c'est une autre manière de dire qu'au début de l'analyse, il y a du transfert mais aussi du symptôme. Le symptôme devient métaphore dans le cadre de la cure, il ne l'est pas avant. Dès les *Études sur l'hystérie*, Freud parle du symptôme comme un caillou dans la chaussure, corps étranger dont le sujet veut absolument se débarrasser en venant en consultation. Dans cette adresse à l'Autre, dans le cadre d'un transfert naissant, le symptôme se dévoile comme signifiant du transfert, autrement dit un message et une demande adressés à l'Autre. Dit en termes lacaniens, le symptôme devient un « signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant ».

---

<sup>14</sup> Lire ce qu'écrit Lacan sur le bachelier et le bachelor dans *Introduction à Scilicet*, dans *Autres écrits*, Le Seuil, 2001, p. 284.

<sup>15</sup> J. Lacan, *op. cit.*, pp. 262-263.

Que veut dire « liquidation » du transfert ? « Liquidation » en allemand se dit *Erledigung*, Freud parle aussi de solution et de dissolution, *Lösung* (dit-solution ?), du transfert. *Lösung*, qui ne consiste pas à l'effacer, mais à introduire une sorte de « bouger », de remaniement dialectique, de démaillage de son nœud intensif. Le transfert qui se noue au commencement comme amour d'objet est destiné à devenir un amour sans objet ce que Lacan appelle à la fin de son séminaire sur les *Quatre concepts fondamentaux*, en faisant allusion à Spinoza, un amour impossible « un amour sans limite parce qu'il est hors des limites de la loi où seulement il peut vivre », c'est-à-dire, tel que je le comprends, un amour sans autre cause que l'amour lui-même, un amour qui est affirmation du désir comme tel. Un amour qui comme la rose de d'Angelus Silesius « est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit, n'a souci d'elle-même, ne désire être vue ». Un amour sans objet, sans objet autre que celui qu'il invente, féconde, engendre. Cet amour qui, selon la belle métaphore de l'amour inventé par Lacan (*Le transfert* p. 67), se produit, éclot « lors de la rencontre de la main qui se tend vers le fruit, vers la rose, vers la bûche qui soudain flambe. Son geste d'atteindre, d'attirer, d'attiser, est étroitement solidaire de la maturation du fruit de la beauté de la fleur, du flamboiement de la bûche ». Rencontre donc, de cette main avec cette autre main qui flambe qui sort du fruit, de la fleur, de la bûche. Il reste selon moi une ambiguïté chez Lacan, entre une conception de l'amour fondé, à la suite de Platon, sur le manque et celle, plus spinoziste, sur l'affirmation du désir comme profusion, comme joie, comme puissance infinie d'agir et d'affirmation de soi

Si Lacan invente un mythe c'est que seul lui « se rapporte à l'inexplicable du réel, et il est toujours inexplicable que quoi que ce soit réponde au désir ». Si Lacan invente ici un mythe comme Platon dans *Le Banquet* c'est que l'amour est mythe, invention, création fiction. L'amour est une métaphore

Le transfert est métaphore.

### ***La question de la métaphore***

Le sens primitif de métaphore vient du grec « *μεταφορά* » chez Aristote et veut dire transporter d'un côté à l'autre. Retenons qu'Aristote use d'une métaphore pour dire la métaphore. En allemand *Übertragung* a aussi le sens de transport, transport d'un rivage à l'autre, trans-position, tra-duction, Méta-phore. Le transfert est, nous dit Freud un nouage, une connexion, une fausse connexion, un faux nouage. Une « mésalliance » dit-il encore. Dans le transfert le sujet se trompe de destinataire. Pour le dire plus simplement, dans la cure analytique, le sujet pense s'adresser à l'analyste, mais en fait, disons qu'il s'adresse à sa mère. Mais même dans ce cas se pose la question de qui est la mère. N'est-elle pas à son tour une métaphore, une métaphore engendrée par cette autre métaphore qu'est la métaphore paternelle. De quoi la mère est-elle alors la métaphore ? Lacan répond : de « *das Ding* », la Chose, objet fondamentalement indéterminé et indéterminable. Toute métaphore est un proton

pseudos, « un mensonge » fondamental, radical, extra-moral dirait Nietzsche. Un « mi-dire », une vérité toujours ratée, « une vérité menteuse » selon Lacan.

Avec la procédure de la passe, Lacan va aux détours des préoccupations institutionnelles porter l'accent, dévoiler, mettre en évidence le ressort secret et invisible qui opère dans le transfert, dans le symptôme et dans la métaphore, ressort qu'il appelle : la passe.

### ***La question de la passe***

La passe serait-elle simplement réductible à un dispositif institutionnel qui consisterait à mettre à jour ce qui autorise ou encore organise le passage de l'analysant à l'analyste ? Ne concernerait-elle que ce passage de position ? Serait-elle la pointe de l'idéal de la cure ? Dit encore autrement, une cure bien menée conduirait-elle nécessairement à devenir psychanalyste ?

Je vais tenter de montrer que dans le dispositif de la passe, ce qui est en jeu, c'est quelque chose qui concerne toute analyse quelle qu'elle soit, autrement dit toute analyse est une passe réussie ou non. La procédure de la passe, son mode d'organisation et de structure, est la projection dans l'espace institutionnel des structures de la praxis analytique, de l'espace de parole de la scène analytique. De moult exemples sont l'indice de cette projection à commencer la proposition de Lacan de recruter en faisant confiance à l'inconscient. Ou encore sa réplique aux exigences de formation : je ne connais qu'une sorte de formations, les formations de l'inconscient, dit-il.

De la passe, Lacan dira plus tard, « *bien entendu, c'est un échec* », mais un échec qui précisément est la marque de sa réussite. Dans ce même ordre d'idée, Emmanuel Levinas écrit :

« L'échec de la communion dans l'amour est précisément sa réussite. »

Ce développement me conduit à la question de la fin de la cure, c'est-à-dire à la question épineuse de la guérison qui, quoi qu'on en dise, est la finalité la plus immédiate, la plus attendue de la cure.

Représentez-vous le sujet embarqué sur le charroi de son existence les roues coincées dans les ornières pré-inscrites de son histoire. Le sujet a beau tirer sur les rênes pour se désembourber et vagabonder dans les champs, en vain il y retombe. « Sortir de l'ornière » implique de donner une définition de la guérison. Mais qu'est-ce que la guérison ?

Freud et Lacan remettent en cause le modèle médical de la guérison, ils ne cessent de dénoncer la fureur de guérir, le pouvoir thaumaturgique, etc.

Dans « Analyse finie et infinie<sup>16</sup> », Freud écrit que le « moi normal » est une fiction idéale. D'autre part, s'il est possible de définir la structure du névrosé, la structure du psychotique, qu'est-ce que la structure psychique d'un être normal ? Il n'est pas possible d'en donner une définition. Dans une note infra-paginale, il précise que « la santé justement ne se laisse pas décrire autrement que de façon métapsychologique, en référence à des rapports de force entre les instances de l'appareil psychique que nous avons reconnues, ou, si l'on veut, *déduites* »

« La guérison, écrit Lacan de son côté, vient de surcroît », ce qui veut dire que l'analyste, à la limite, n'y est pour rien. Et concernant la même question Freud cite en français ces propos d'un chirurgien « je le pensai, Dieu le guérit » et à l'interpellation : « Pourquoi ne cessez-vous pas de défaire, de déconstruire, de vous contenter de l'analyse ? Que faites-vous de la psychosynthèse ? », Freud répond : « Le sujet s'en chargera très bien lui-même et assez rapidement. »

Une suggestion de Jean Allouch m'a paru particulièrement féconde. A la question : « Qu'est-ce que la santé mentale ? », il répond : « *C'est l'art de passer à autre chose.* » La guérison et la passe ont un rapport très étroit y compris dans la difficulté de les définir.

La passe comme la guérison ne sont-elles pas toutes deux, l'art de passer à autre chose ? Canguilhem prétend qu'il est vain de produire une définition objective, scientifique du normal et de la santé. Pour lui comme pour Freud le concept de normal est conflictuel et relève de la polémologie : « Le normal n'est pas un concept statique et pacifique, mais un concept dynamique et polémique<sup>17</sup>. » Et il précise : « La santé est l'art et le pouvoir de réviser des normes physiologiques usuelles – au risque de la maladie<sup>18</sup>. » Être en bonne santé, c'est par exemple jouir de la capacité à transgresser les normes fixées par la médecine. Quant à la santé psychique, il avance que c'est le pouvoir de contester les normes édictées et prescrites, le pouvoir de les réviser et d'inventer des normes nouvelles – au risque de la folie. »

Il s'agit donc de recouvrer la « capabilité » comme dirait Ricoeur, à la suite Amartya Sen. Pouvoir de parler, de faire des choses avec des mots, pouvoir d'agir, de produire de l'événement ; pouvoir de s'historiser, de se raconter et de créer de l'identité narrative ; pouvoir de s'imputer responsable et coupable de ses actes.

Le point d'aboutissement de toute analyse est donc de ne plus céder aux impératifs de ce que Lacan appelle un « Dieu Obscur », c'est-à-dire le désir de l'Autre. La formule de Lacan, « ne s'autoriser que de soi-même » ne concerne donc pas que l'analyste et elle n'est pas sans résonner avec la devise kantienne de l'*Aufklärung* : *sapere aude* auquel fait écho aussi le *Scilicet* de Lacan.

---

<sup>16</sup> S. Freud (1937), « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, Idées, Problèmes II*, Paris, Puf, 1985.

<sup>17</sup> G. Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Puf, 1966.

<sup>18</sup> *Ibid.*



La passe, toute passe, pas seulement celle du « passage du psychanalysant, a une porte dont ce reste, qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet dont le reste est la cause<sup>19</sup> ». Le sujet ne s'autorise que de lui-même c'est-à-dire de sa division, de sa béance. C'est également dans ce sens qu'il faut entendre le : « parler en son nom propre », mais nom propre à entendre, comme le souligne Lacan, comme voile, suture de la béance du sujet.

Nous rapportons ici les propos de Lacan, que nous considérons comme une belle formule de passe adressée à François Cheng qui n'a jamais fait d'analyse mais qui a accompagné Lacan dans les années soixante-dix dans son étude du chinois. Il est venu voir Lacan dans sa maison de campagne à Guitrancourt pour lui présenter son ouvrage sur la poésie chinoise. Voilà ce que nous rapporte Cheng :

« Il me reste à évoquer cette journée consacrée au travail dans sa maison de campagne, journée claire où l'été haut suspendu avait saveur d'éternité. À l'heure du soir, dans la vaste pièce que devaient les rayons du couchant, sur une question posée par lui, je me suis mis, encouragé que j'étais par son silence attentif, à raconter ma vie mes expériences de la Beauté et de l'Enfer de l'Exil et de la Double langue. Je revois encore son visage soudain éclairé d'un sourire plein de malice et de bonté lorsqu'il m'a dit : "Voyez-vous, notre métier est de démontrer l'impossibilité de vivre, afin que de rendre la vie tant soit peu possible. Vous avez vécu l'extrême béance, pourquoi ne pas l'élargir encore au point de vous identifier à elle ? Vous qui avez la sagesse de comprendre que le Vide est Souffle et que le Souffle est Métamorphose, vous n'aurez de cesse que vous n'ayez donné libre cours au Souffle qui vous reste, une écriture, pourquoi pas crevée !" Sur ces paroles, nous nous sommes quittés. Ce jour-là, Lacan m'a rendu ma liberté ; il m'a rendu libre<sup>20</sup>. »

Et à son Séminaire de 1975 il dit :

« La métaphore et la métonymie n'ont de portée pour l'interprétation qu'en tant qu'elles sont capables de faire fonction d'autre chose, et cette autre chose dont elles font fonction c'est bien ce par quoi s'unissent étroitement le son et le sens C'est pour autant qu'une interprétation juste éteint un symptôme que la vérité se justifie d'être poétique. Ce n'est pas du côté de la logique articulée, quoiqu'à l'occasion j'y glisse, ce n'est pas du côté de la logique articulée qu'il faut sentir la portée de notre dire<sup>21</sup>. »

La passe fraye la voie de **l'agir métaphorique**, c'est-à-dire ouvre le champ de la créativité, de la poésie, de l'invention et de la pensée. Que fait le sujet pendant une analyse sinon que d'expérimenter son agir métaphorique ? C'est lui, le sujet, qui avance le savoir, c'est

---

<sup>19</sup> Dans *Autres écrits*, op. cit., p. 254.

<sup>20</sup> Dans *L'Âne* n° 4 - février-mars 1982.

<sup>21</sup> *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, op. cit., p. 119.

lui qui prête à l'analyste une supposition de savoir. Le sujet se constitue, s'invente dans ce dispositif jusqu'au point où il va pouvoir s'en séparer et laisser l'analyste derrière lui, comme le déchet de son analyse.

Lacan n'emploie à ma connaissance qu'une seule fois la formule de « l'agir métaphorique ». dans le Séminaire XVIII, page 53. Après avoir commenté wei 為 écrit en chinois au tableau :

« Ceci se lit wei et fonctionne à la fois dans la formule wu wei, qui veut dire non-agir, donc wei veut dire agir, mais pour un rien vous le voyez employé au titre de comme, cela veut dire comme, c'est-à-dire que ça sert de conjonction pour faire métaphore. »

Et plus haut il dit :

« La psychanalyse, elle, se déplace toutes voiles dehors dans cette même métaphore. »

Et ce qui caractérise la métaphore c'est son ratage. La coalescence de l'agir et de la métaphore est ici essentielle. L'écriture du « nœud Bo » ne relève-t-elle pas de l'agir métaphorique, comme c'est le cas de la calligraphie chinoise ? Et lorsqu'il lance des bouts de ficelle à son auditoire n'est-ce pas une invite à chacun de se faire à son tour le calligraphe et le passant de son expérience singulière. Au risque d'être confronté au vertige de la création, à « l'erre de la métaphore » et de ses ratages, comme le fut Lacan, inlassablement »

### ***S'historiser de lui-même***<sup>22</sup>

Que veut dire : « s'historiciser soi-même ? Les termes « hystérique » et « histoire » sont condensés dans celui d'« historique ».

– Le terme « hystérique ». Pourquoi l'hystérique retient-elle l'attention de Freud et de Lacan ? Pourquoi Lacan dans *Les quatre discours* inscrit-il le discours de l'hystérique ? L'hystérique, dans une certaine mesure, dans son hiatus « somato-psychique », selon les termes de Freud, du littoral entre savoir et jouissance selon Lacan. L'hystérique exhibe la division,  $\$$  barré sur petit *a*, la met littéralement en scène et la répète tout au long de son parcours.

– Le terme « histoire ». C'est l'histoire de la narration telle qu'elle se développe tout au long de la cure analytique où le sujet fait l'expérience de la division entre savoir et vérité. À cet endroit, Lacan dit qu'il n'y a que du « mi- dire », « la vérité, on ne cesse de la rater ». Narration comme une histoire qui permet au sujet de rentrer dans un processus inventif. Ce qui veut dire que ce qui est de l'ordre de la vérité recherchée est toujours un mixte inséparable entre la fiction et la vérité dite supposée objective, entre ce que Freud appelle la vérité

---

<sup>22</sup> *Ibid.*

historique et la vérité matérielle. À propos de *Totem et tabou*<sup>23</sup>, Freud, par exemple, dit tout à la fois que c'est un événement réel et un mythe. Mythe ou réalité ? C'est « un mythe qui rend compte de l'inexplicable du réel », phrase que l'on retrouve chez Lacan à propos de l'amour. Pourquoi Lacan invente-t-il un mythe de l'amour ? C'est avec cette même préoccupation du thème de la fiction sœur de la vérité.

La scène primitive dans le cas de « L'homme aux loups<sup>24</sup> » est-elle vraie ou est-ce une invention ? Est-ce une invention de l'homme aux loups ou est-ce une invention de Freud ? C'est et l'un et l'autre, c'est une fiction qui rend compte d'un événement qu'il est nécessaire de reconstruire, qui a trait aux origines.

Un autre exemple : le mythe fondateur de « l'historisation » Freud, *Moïse et le monothéisme*<sup>25</sup>. Freud a beaucoup hésité : est-ce un travail d'historien ou est-ce un roman ? Ce sont les deux à ses yeux.

Ceci met en scène toute la dimension de la fiction comme la mise en forme d'un réel inaccessible.

## **Conclusion**

« L'art, dit Klee, a pour objet de rendre visible l'invisible. »

Un document<sup>26</sup> vous a été remis qui concerne deux tableaux de Magritte, *La voix du silence*.

Sur ce tableau, le thérapeute est représenté par le « vide », du blanc, comme Socrate est représenté par un satyre censé contenir quelque chose de démoniaque : c'est la place du sujet-supposé-savoir en fin d'analyse...

Le dispositif de la passe est organisé comme *Le Banquet* que nous travaillerons au prochain séminaire : quelqu'un a entendu parler du banquet par quelqu'un d'autre, etc. Dans le banquet, quelque chose est toujours amené par quelqu'un qui le transmet à quelqu'un d'autre, c'est de l'ordre du rapporté ou du passage de témoin.

Le rêve « de l'enfant qui brûle » dans le chapitre VII de *L'interprétation des rêves* est un rêve rapporté à Freud par quelqu'un qui en avait entendu parler par quelqu'un d'autre ? Est-il possible que Freud l'ait rêvé ? L'un d'entre vous l'a-t-il rêvé à son tour ? Quelque chose passe de l'un à l'autre, ce qui peut conduire à inventer quelque chose et éventuellement à en fournir une interprétation nouvelle comme le fait Lacan lui-même au début du Séminaire XI à un tournant de son élaboration et d'un nouveau retour à Freud.

---

<sup>23</sup> S. Freud, *Totem et tabou*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2003.

<sup>24</sup> S. Freud (1918), « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf, 1995.

<sup>25</sup> S. Freud, *Moïse et le monothéisme*, Paris, Gallimard, coll. « Idées NRF », 1971.

<sup>26</sup> Voir en annexe.

Comment interpréter la procédure de la passe, qu'en déduire de son mode d'organisation et de la structure qu'elle actualise ?

Un sujet décide de faire la passe, c'est un « passant » qui décide de devenir analyste. Sont désignés deux passeurs qui sont encore en cours d'analyse, qui eux-mêmes s'interrogent sur la passe. Ces deux passeurs sont désignés par leur analyste.

Le passant rencontre chacun des passeurs pour témoigner de son propre parcours analytique. Les deux passeurs rapportent séparément devant un cartel ce dont le passant a témoigné. Le cartel de la passe nomme le passant « AE<sup>27</sup> », c'est-à-dire quelqu'un dont on reconnaît qu'il a fait la passe. Pendant deux ans, il est AE de l'École, agrégé destiné à enseigner la psychanalyse...

Le cartel qui désignait l'AE n'avait donc pas plus de critères que les personnes de l'IPA<sup>28</sup> :

« Un dénommé cht m'a dit que je suis un analyste né. Je me passe de ce certificat, dit Lacan. »

**JRF** – Une adresse est toujours différente d'une personne à une autre. La question cruciale que pose la passe, c'est la décision du cartel de nommer la personne AE ou de lui refuser ce titre. Généralement, le cartel attendait que Lacan décide, mais Lacan ne disait rien.

**FS** – Dans un des textes de *Scilicet*, le cartel désignait la personne de « *bachelor* ». *Bachelor*, en anglais, veut dire célibataire.

L'étymologie de « *l'Erledigung* » est « *Ledig* » : la « liquidation du transfert », c'est de devenir ou redevenir célibataire.

Le devenir de la passe est un échec. Dans une certaine mesure, n'est-ce pas une impasse de Lacan lui-même comme semble le suggérer François Perrier. La passe comme impasse, nécessairement une impasse, de structure ? Le désêtre, le dé-sert ? Lacan confie un jour à Perrier : « Mes élèves ! S'ils savaient où je les mène, ils seraient terrifiés... Ce qui ne me rassura guère. Ils ne savaient pas où Lacan les conduisait c'est-à-dire au désêtre. Lacan a légué la métastase du désêtre [...] Lacan a fait une cosmogonie du désêtre. »

Dans son ouvrage, François Perrier indique qu'après la passe vient un état de stupeur, au sens psychiatrique du terme. Je peux ici rapporter les propos d'une personne qui était allée s'incliner sur la tombe de Lacan à Guitrancourt, propos qu'elle tenait du jardinier de Lacan : « Lacan est assis au bord de sa piscine, les pieds dans l'eau, perdu dans ses pensées et tellement immobile que ledit jardinier n'osait l'approcher craignant qu'il soit mort. » Ce n'est pas sans rappeler les crises de Socrate qui debout sur un pied se fige immobile dans un coin

---

<sup>27</sup> AE : Analyste de l'École.

<sup>28</sup> IPA : Association psychanalytique internationale.

comme c'est le cas au début du *Banquet* de Platon avant son entrée en scène dans la maison d'Agathon, lieu fixé pour le symposium sur l'amour.

**JRF** – Le dernier interview de François Perrier se trouve dans le numéro de *Poinçon*, texte dans lequel il différencie la question de la conversion de la somatisation.

### ***Discutants***

**Bertrand Piret** – Dans ton exposé, j'ai entendu le transfert comme métaphore, déplacement, « *Übertragung* », le transfert comme amour d'objet puis amour sans objet, c'est-à-dire comme affirmation de désir en soi, mais comment différencier dans la cure le transfert de l'amour ?

La conception classique est de dire que le transfert, c'est l'amour de transfert, c'est-à-dire un amour névrotique, un amour analysable, constitué par la répétition, l'actualisation d'un certain nombre de conflits, d'identifications anciennes avec « fausses connexions », comme l'analyste, la mère.

Mais qu'est-ce qui permet d'affirmer que nous sommes toujours dans cet amour névrotique, dans cet amour de répétition ? Freud parle d'un « amour véritable ». Cet « amour véritable » échapperait-il à la répétition ? Cet amour serait-il marqué par une « vraie rencontre » ? C'est-à-dire l'ex nihilo, la créativité, la poésie, quelque chose qui, entre deux personnes, aboutit à une mobilisation narcissique telle que les deux personnes en ressortent différentes. Ce qui se passe à ce moment-là n'est pas analysable, François Perrier l'affirme dans son séminaire sur *L'amour*<sup>29</sup>. La psychanalyse ne peut qu'analyser l'amour-répétition mais, par définition, « l'amour véritable » échappe à la psychanalyse.

Comment différencier ce qui relèverait du transfert et ce qui relèverait d'une véritable rencontre ? Une autre manière de questionner ce paradoxe, c'est d'interroger la « rencontre ». La psychanalyse est une rencontre qui doit aboutir à des changements chez l'analysant(e) mais aussi chez l'analyste, changements en homologie avec l'amour.

Comment alors concevoir qu'il y ait une véritable rencontre, véritable mobilisation des narcissismes, problème essentiel non seulement de l'analysant(e) mais aussi de l'analyste ? Comment concevoir à la fois qu'il s'agit d'une rencontre authentique qui modifie les deux partenaires alors que, pour l'un d'entre eux, tout l'enjeu va être de se dérober à l'amour. Si l'analyste « tombe » véritablement amoureux de son analysant(e), la cure ne peut pas se poursuivre. Ce sont des choses qui arrivent, qui méritent que la question soit posée.

À la question : qu'est-ce qui permet de séparer l'amour du transfert dans une cure ? François Perrier apporte une réponse à la fois simple et claire : c'est l'argent. Le paiement protège, il n'amène pas une garantie absolue, mais permet de déplacer le problème, c'est-à-

---

<sup>29</sup> F. Perrier, « L'Amour », dans *La chaussée d'Antin*, Paris, Albin Michel, 1994.

dire que ce ne sera pas à partir de son corps désirant que l'analyste va répondre à l'appel de l'amour qui éventuellement se manifesterait pendant la cure. Se pose la question de l'argent et par association la question de la « passe » qui évoque la « prostitution ».

Dans le cas de la passe, les passeurs étaient-ils payés ? Et si oui, qui les payait ? De quoi tiraient-ils leur gratification, leur satisfaction dans cet exercice ?

**JRF** – À l'époque de l'École freudienne, quand le cartel refusait à un psychanalyste installé depuis 25 ans, la nomination d'AE, que se passait-il ?

**FS** – Certaines personnes ont vécu ce refus comme un jugement, un rejet. Ce problème pose la question des critères de la passe. Quels pourraient être les critères d'une bonne passe ? C'est que les personnes du cartel remercient les passants de les avoir mis au travail. Les AE auraient pu ensuite occuper cette position de « mise au travail ».

Qu'ont fait les AE après leur passe ? Ils sont devenus professeurs émérites de l'École, garants de la doctrine lacanienne. Après leur passe, les passants ne parlaient que de leur analyse passée au crible de la doctrine lacanienne. Ils démontraient, en parlant de leur cure, qu'ils avaient bien investi le dogme lacanien, donc qu'ils pouvaient enseigner. Un AE peut-il devenir un fonctionnaire permanent, alors que l'AE ne l'était pour Lacan que pour une durée de deux ans. Il aurait dû être celui qui empêche la fermeture de l'inconscient et le verrouillage de l'institution.

**Jean-Raymond Milley** – Une remarque sur la question de l'historicisation. Lacan parle d'historicisation mais Freud n'en parlait-il pas déjà à sa manière dans son texte de 1915, « Observations sur l'amour de transfert<sup>30</sup> », quand il pose l'amour de transfert comme un moment logique, ce qui rejoint tout à fait ce qui a été dit par rapport à la question du symptôme, l'amour de transfert ne peut pas être considéré comme un symptôme, c'est une métaphore fondatrice de la scène analytique. C'est ce qui permet que quelque chose se mette en place dans un espace qui sera « analytique », qui fonctionne sur un mode logique et non pas chronologique.

L'amour de transfert permet la cure et la cure permet l'amour de transfert. Le moment fondateur de la cure est un moment mythique, c'est la mise en place de l'amour de transfert.

Freud s'appuie sur la question de l'hystérique et de l'amour de transfert qui vient se répéter au début de chaque cure comme moment fondateur – Freud n'emploie pas le terme d'historicisation – moment qui permet à ce qu'on exige que l'analyste soit dans un souci de véridicité, c'est-à-dire que les événements cause des symptômes soient restitués dans leur intégrité d'une part, d'autre part dans leur temporalité.

---

<sup>30</sup> S. Freud (1915), « Observations sur l'amour de transfert », dans *La technique psychanalytique*, Paris, Puf, 1992.

« Le souci de véracité est une exigence absolument fondamentale, dit Freud, dans la conduite de la cure. »

Ce moment n'est pas historique mais logique, au départ, il n'est pas pris dans la chronologie. Ce moment fondateur, cette dynamique que Freud décrit très bien, sera repris et déployée par Lacan.

En 1937, dans « L'analyse finie et infinie », Freud parle et passe du souci de véracité pour l'analyste à quelque chose d'autre qu'il nomme : amour de la vérité. Dans cet amour de la vérité, ce qui est absolument nécessaire, c'est d'une part, l'intégrité psychique de l'analyste, sa « rectitude psychique » dit Freud, de l'autre, le fait qu'il soit narcissiquement plus fort que l'analysant car il se situe à certains moments en position de référent, voire de maître, enfin, ce qui est absolument nécessaire et propre à la cure, c'est l'amour de la vérité :

« Il ne faut pas oublier que la relation analytique est fondée sur l'amour de la vérité c'est-à-dire la reconnaissance de la réalité et qu'elle exclut tout semblant et tout leurre<sup>31</sup>. »

Cette réalité dont il est question, ce n'est pas exclusivement la réalité historique, ce n'est pas la réalité matérielle, cette réalité ne permet pas qu'une fiction se constitue, c'est une autre réalité, c'est la réalité que Freud déploie à la fin de son texte qui est le « roc de la castration », c'est-à-dire qu'à un moment donné, quelque chose fait butée. Freud situe cet amour de la vérité dans une dialectique, dans quelque chose qui n'arrête pas de se dédoubler.

**JRF** – Dans « Intervention sur le transfert<sup>32</sup> », Lacan met en place la question de la vérité comme une expérience logique. Dans le cadre de la rectification du sujet au réel, il reprend le « cas Dora » qui se plaint, entre autres, de M. K. Lacan parle à ce moment-là de la mise du sujet en situation analytique. C'est à cet endroit que se trouve la différence entre le transfert et l'amour ; le transfert dont nous parlons, c'est d'arriver à créer une situation analytique :

« Ces faits sont là, ils tiennent à la réalité et non à moi-même, qu'est-ce que j'en peux ? Que voulez-vous y changer ? »

Ce n'est donc pas un rapport à n'importe quelle vérité :

« Regarde, lui dit-il, quelle est ta propre part au désordre dont tu te plains. »

Penser la situation analytique comme une série de retournements dialectiques, c'est donner une composante scientifique à la question. Dans ce texte « Intervention sur le

---

<sup>31</sup> S. Freud (1937), « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, Idées, Problèmes II*, Paris, Puf, 1985.

<sup>32</sup> J. Lacan (1951), « Intervention sur le transfert », dans *Écrits I*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1999.

transfert », Lacan vient montrer l'endroit où Freud a été « insuffisant » en ce qui concerne le repérage de ce troisième retournement dialectique.

**JRM** – Je pense que Freud n'a pas été dupe de cette question, la deuxième topique et de la pulsion de mort viennent réorganiser, reformaliser quelque chose.

**FS** – Freud était moins dupe que Lacan, et ce dès le début. Certains textes comme les *Études sur l'hystérie* sont des textes d'un lacanien tardif. Freud parle déjà de noyau pathogène inaccessible, du « roc ».

Lacan pensait au début que le symptôme n'était que du signifiant, que de la métaphore. Il a mis un certain temps pour tenter de rendre compte que dans l'inconscient, comme discours de l'Autre, il y a une vacuole, un noyau traumatique qui relève de l'inconscient réel qui est la source du dire.

Le texte « Analyse finie et infinie » commence par l'interprétation de Rank du refoulement originaire : c'est la séparation originelle, primitive d'avec la mère. À la fin, Freud désigne le refoulement originaire comme « roc », représenté par le premier tableau de Magritte : le mur érigé entre la pièce et l'obscurité, c'est le roc, l'obstacle ultime que l'on ne peut pas traverser. « C'est, dit Freud, comme si on prêchait au poisson, ça ne sert à rien », le sujet, « seul comme il l'a toujours été », aura à affronter cette question tout le restant du voyage de sa vie.

Ferenczi croyait en la possibilité « d'une analyse entièrement achevée, menée jusqu'au bout ». Pour Freud au contraire elle n'est pas, même s'il le déplore, sans un reste qui résiste à la significantisation. C'est cet impossible à dire qui court dans les dernières lignes du texte de Freud le long d'une véritable chaîne de transfert d'énigme jusqu'à l'énigme de la féminité, de la différence sexuelle, du vivant, du vivant sexué. Selon Freud chaque récit d'analysant, chaque analyse de rêve, chaque résolution de symptôme contient ou laisse subsister un élément représentant de la représentation de ce résidu qui résiste à l'interprétation<sup>33</sup>, « le point manque-de-signifiant<sup>34</sup> ». Les artisans à l'œuvre dans l'atelier analytique : la sorcière métapsychologie, l'analyste et le patient se heurtent ainsi, au terme d'une archéo-géologie de la résistance, chacun à sa façon, au *gewachsener Fels/felsen*. La sorcière démunie se dérobe. Les constructions de l'analyste se tarissent et il est étrangement réduit à faire usage de persuasion, en vain, il « prêche aux poissons ». Les associations du patient ne fournissent plus de nouveau matériel, il se tait ou se rebelle. Les concepts et les mots, les spéculations et les fantasmes viennent s'échouer, s'épuiser, mourir sur le littoral du *Fels* d'une énigmatique

---

<sup>33</sup> Par exemple *la bouche*, l'ombilic du rêve de l'injection fait Irma, *La tache noire* de la phobie du petit Hans, *le sentiment de réel* du rêve de l'homme aux loups.

<sup>34</sup> J. Lacan, *L'angoisse*, p. 159.



résistance ultime et ils s'effondrent sur le *Felsen*, dans le sans-fond des mots, dans l'abysse où les paroles se perdent et d'où elles proviennent<sup>35</sup> »<sup>36</sup>

**JRM** – C'est la question posée par Tardieu : « Étant donné un mur, qu'y a-t-il derrière ? »

---

<sup>35</sup> « Au fond de chaque mot, j'assiste à ma naissance ». Amba Till, *Le chemin d'Agoué*, Edition Atlantica, 2005.  
« Plein du seul vide / Ancré ferme dans le silence / La multiplicité des êtres surgit / Tandis que je contemple leurs mutations. / La multiplicité des êtres / Fait retour à sa racine. / Revenir à sa racine / C'est atteindre le silence. / Le silence permet de trouver son destin. » Lao Tseu, *Tao tö king*. § 16, traduction par Ma Kou, Albin Michel, 1984

<sup>36</sup> Mon article sur le *roc...*, in *Essaim*, 2011/2 (n° 27), pages 83 à 99.